

## Introduction

---

Quatre difficultés guettent le lecteur qui aborde Michel Foucault en philosophe. La réticence, d'abord, de cet auteur à revendiquer son appartenance à la discipline philosophique et à sa tradition : à celles-ci, Foucault ne cesse de substituer d'autres démarches (qu'il baptise « archéologie » ou « généalogie »), d'autres identités (se prétendant selon l'occasion chirurgien ou artífier), d'autres corpus de références, bouleversant la hiérarchie des autorités intellectuelles, affirmant trouver plus de lumières chez le linguiste Bopp que chez Emmanuel Kant, ou consacrant toute son attention à l'œuvre économique de Ricardo tout en reléguant celle de Marx au rang d'une « *tempête au bassin des enfants*<sup>1</sup> ». Il faudra attendre les dernières œuvres pour voir Foucault se dire plus tranquillement philosophe — mais il n'en déplacera que mieux, alors, l'image traditionnelle de la philosophie, puisqu'il insistera davantage sur les exercices spirituels et les techniques de transformation de soi élaborées par les auteurs de l'antiquité, que sur leurs doctrines censées fonder de telles démarches en vérité.

Deuxième difficulté : à ces libertés prises vis-à-vis de la posture philosophique, Foucault associe l'adoption d'une démarche d'historien ; les titres de ses livres en portent la trace soit directement (*Histoire de la folie à l'âge classique*, ou le cycle de l'*Histoire de la sexualité*), soit ironiquement (la hauteur de vue promise par un titre comme *Les Mots et les Choses* se trouve immédiatement démentie par le contenu du livre, circonscrit au plus juste à quelques disciplines scientifiques précises, économie, biologie, linguistique).

---

1. MC, p. 274 (le lecteur retrouvera en fin de volume les ouvrages correspondant aux abréviations).

Ce recours à l'histoire, dont Foucault emprunte non seulement l'objet, mais les méthodes, la forme savante et l'appareil de notes, complique la tâche de celui qui voudrait déceler, dans ces livres, des thèses explicites et des concepts universalisables. Du côté des thèses, il est parfois difficile de déterminer si, dans tel passage, Foucault soutient une affirmation en son nom propre, s'engageant à la défendre et à produire des arguments en sa faveur, ou s'il se contente de recueillir des idées et des positions enfouies dans le corpus historique qu'il interroge. Par exemple, dans le cours intitulé « *Il faut défendre la société* », les longs développements consacrés à l'identification entre la politique et la guerre, où l'on croit lire une position de Foucault, se donnent comme la simple transcription d'une tradition ancienne, mise au jour dans certains discours de l'Angleterre du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Du côté des concepts, on ne saurait évoquer « la discipline », « la biopolitique », voire « le pouvoir », sans se souvenir que ces notions ont d'abord été élaborées pour rendre compte d'une archive précise, qu'elles ont en quelque sorte leur date de naissance (ce que soulignent d'autres titres et sous-titres : *Naissance de la clinique*, *Naissance de la prison*). Elles ne sauraient du coup être projetées sans précaution dans le ciel éternel des Idées.

Foucault historien ? Ici surgit la troisième difficulté, tant nombre d'historiens estiment de leur côté que l'exactitude des vastes reconstructions proposées par Foucault est sujette à caution. Surtout, objectent-ils, ces histoires semblent reposer sur la mise en avant de certains événements, érigés en énigmes centrales vers lesquelles tout le récit converge, lorsqu'une attention plus scrupuleuse aux détails historiques exigerait davantage de prudence : par exemple, en soulignant dans *Surveiller et punir* la rupture brutale qu'a constitué, au XIX<sup>e</sup> siècle, la généralisation des prisons, Foucault n'a-t-il pas minoré la persistance d'autres formes de punition (la peine de mort, la déportation<sup>2</sup>...) ? De tels reproches suggèrent que Foucault ne se contente

---

1. IS, p. 37 *sqq.*

2. Sur cette question, cf. « Table ronde du 20 mai 1978 », DE, IV, p. 20 *sqq.*

pas d'installer sa démarche dans un entre-deux entre philosophie et histoire, mais mobilise pour donner à cet affrontement une allure dramatique une troisième forme, celle de la fiction. Non seulement, en effet, Foucault consacre une série d'articles à l'art et à la littérature — poursuivant en cela une tradition commune à la philosophie française du XX<sup>e</sup> siècle (Sartre, Merleau-Ponty) —, mais il efface délibérément la clôture qui, séparant le discours philosophique de son objet artistique, confine d'habitude la fiction dans un rôle d'illustration ou d'exemple. Ainsi, *Les Mots et les Choses* s'ouvre sur une longue analyse d'une toile de Velasquez, *Les Ménines*, dont Foucault va faire la matrice de son analyse de la représentation : mais n'est-ce pas, en fait, le style même du peintre que l'ouvrage va emprunter, au point que son auteur pourra soutenir : « *mon livre est une pure et simple fiction*<sup>1</sup> » ? Plus radicalement encore, le récit proposé par *Naissance de la clinique* ou *Surveiller et punir* s'ouvre par la juxtaposition de deux archives très proches dans le temps, mais manifestant des formes de pensée totalement différentes, témoignant d'un « grand écart » historique que tout le livre va s'appliquer à combler. Or, cette méthode transpose silencieusement dans le champ de l'histoire un procédé littéraire que Foucault a par ailleurs analysé dans son livre consacré au poète et romancier Raymond Roussel : l'un des jeux de cet auteur consistait en effet à se donner deux phrases dont l'homophonie soit presque parfaite, phrases dont il faisait le point de départ et d'arrivée de son récit... Cette contamination réciproque entre le discours « sérieux » de la philosophie ou de l'histoire, et le jeu de la fiction, est enfin porté par un élément important : l'écriture même de Foucault, à laquelle les philosophes font parfois reproche d'être trop brillante, jusqu'à rendre inséparables le système des notions mis en place dans chaque ouvrage et le style spécifique adopté à cette occasion, comme si l'écriture des différents livres faisait écho à leur objet — l'écriture surchargée et baroque de *l'Histoire de la folie* avec

---

1. « Sur les façons d'écrire l'histoire », DE, I, p. 591.

la déraison, la minutie descriptive de *Surveiller et punir* avec l'architecture des lieux d'enfermement, la transparence et la sobriété de ton du *Souci de soi* avec l'effort des anciens vers un style de vie ascétique.

Ces variations permanentes de l'écriture font corps avec une dernière difficulté, qui touche cette fois à l'unité de l'œuvre et à son intention globale. Prétendre présenter « la philosophie » de Michel Foucault s'avère rapidement une tâche impraticable, pour deux raisons solidaires et inverses. D'une part, on l'a dit, les thèses de Foucault sont à l'intérieur de chaque ouvrage comme enkystées dans un matériau historique dont l'étroitesse interdit de considérer qu'elles pourraient en être détachées, afin d'être énoncées pour elles-mêmes : pensée spécifique, plutôt que systématique. Mais d'autre part, chacun de ces ouvrages est l'occasion d'une vaste reformulation, par Foucault, de son projet général, comme si le livre qu'il est en train d'écrire donnait enfin la clef de toute son entreprise, clef auquel l'ouvrage suivant substituera pourtant... une autre clef, sans qu'aucune d'elles n'éclaire entièrement le parcours qui conduit d'un livre à l'autre. Paradoxe que Foucault résumait avec humour en affirmant progresser « latéralement [...] comme l'écrevisse<sup>1</sup> ». « *Histoire du même et de l'autre* », « *microphysique du pouvoir* », « *histoire des problématisations* » : ces différentes formules, proposées tour à tour par Foucault pour définir son travail, ne sauraient donc être comprises comme les aspects ou les moments d'un système philosophique, mais comme des points de vue à chaque fois différents sur l'ensemble d'une démarche dont le propre est de redéfinir son chemin et ses fins à chaque étape du voyage.

Quatre difficultés, donc : une hésitation à se poser comme sujet philosophe ; une transgression des frontières disciplinaires ; une mise en question, par le recours à la fiction, du type de vérité auquel il s'agit de parvenir ; un remaniement régulier du sens conféré à la trajectoire d'ensemble. On ne doit ni exagérer, ni sous-estimer ces obstacles. Les exagérer, situer à cause d'eux Foucault à la marge de la tradition philosophique, reviendrait à oublier

---

1. STP, p. 80.

que cette tradition comprend dans ce cas bien des marginaux, dont la seule différence est d'avoir été acclimatés par une réception plus ancienne : Marx prétend dépasser les interprétations philosophiques du monde ; Machiavel élabore sa vision du politique en une marqueterie d'*exempla* historiques ; Rousseau tisse son œuvre en mettant à mal la partition des genres (romans, essais, traités) ; Nietzsche renouvelle, au fil des rééditions, l'histoire de sa propre pensée. Rien n'empêche, pourtant, de les lire en philosophes. À l'inverse, minorer ces obstacles, les traiter comme des détails derrière lesquels il faudrait rechercher la Théorie véritable, reviendrait à se priver d'indices précieux : car en un sens, ces singularités embarrassantes constituent la meilleure introduction possible à l'œuvre.

Que nous apprennent, en effet, ces embarras ? En premier lieu, que ce que l'on appelle « la pensée d'un auteur » ne se résume pas à un ensemble d'idées existant toutes armées dans la tête du penseur, idées que son discours se contenterait ensuite de traduire en paroles prononcées ou en signes imprimés. Si tel était le cas, qu'importerait le flacon ? La forme prise par cette mise en mots n'arrêterait pas notre lecture. Si, au contraire, il est essentiel pour saisir la pensée de Foucault, de se poser d'abord des questions du type « parle-t-il en philosophe ? », « est-ce de l'histoire ou de la philosophie ? », etc., c'est que de telles distinctions et de tels statuts pèsent sur le sens même des choses dites — tant on ne reçoit pas de la même manière le propos d'un philosophe ou celui d'un historien. Or, ces distinctions, ces statuts, ne sont ni spontanés, ni naturels : ils sont inséparables d'une histoire qui les a modelés, transformés, répartis dans l'espace intellectuel et social. Par exemple, au XVIII<sup>e</sup> siècle, on appelait « philosophe » tout autant le physicien que le spécialiste de morale, compétences que les lycéens aujourd'hui situeraient spontanément de part et d'autre de la distinction entre « littéraires » et « scientifiques ». Du même coup, par sa manière de se situer aux frontières des rôles attendus et des disciplines consacrées, Foucault nous rend sensible à la façon dont se définissent historiquement les places, les formes, les horizons du savoir : ce que

*L'Archéologie du savoir* nomme « les régularités discursives ». Il nous fait toucher du doigt le fait que l'espace apparemment ouvert et disponible du discours (c'est-à-dire de l'ensemble des choses dites ou susceptibles de l'être) aménage pour nous le cadre de notre pensée, exclut certains possibles et en privilégie d'autres, promeut en vis-à-vis certaines manières d'appréhender les objets et certaines façons de se situer comme sujet face à eux. En cela, le savant désordre introduit par les livres de Foucault introduit bel et bien à l'une de ses thèses centrales, celle de l'existence d'un « ordre du discours » qui, avant même que nous ouvrions la bouche, distribue silencieusement ce qui peut ou non être dit : « *je suppose que dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité*<sup>1</sup> ».

---

1. OD, p. 10-11.

## Chantiers, fragments

---

Élargissons cette leçon : il faut, non opposer la philosophie à Foucault, à cause de la bizarrerie de ses livres, mais comprendre les choix philosophiques dont ces bizarreries attestent. Revenant sur son étrange entre-deux, Foucault caractérisait son travail ainsi : « *mes livres ne sont pas des traités de philosophie ni des études historiques ; tout au plus, des fragments philosophiques dans des chantiers historiques*<sup>1</sup> ». Sous la protestation de modestie, s'indique ici une série de décisions précises.

Une telle formule revient d'abord à opposer, à la traditionnelle *philosophie de l'histoire*, la situation singulière d'une *philosophie dans l'histoire*. Autant dire que n'est plus de mise la division, héritée de Kant, entre une « histoire empirique » qui se préoccuperait de collecter les faits puis d'établir entre eux des liens de causalité, et une « histoire philosophique » établissant les fins générales de l'humanité à travers la succession des générations, révélant la destination vers laquelle convergent ensemble peuples et sociétés, et consolant les hommes des malheurs qui les frappent en leur représentant un avenir meilleur. Que l'histoire soit pour Foucault un chantier signifie non seulement que le philosophe devra s'immerger directement dans la poussière des faits, se confronter aux documents et à la contingence des dates, mais aussi qu'une telle plongée ne peut promettre aucun des réconforts que Kant escomptait d'une « histoire philosophique ». Ainsi, là où, contre l'impression désespérante que tout est toujours à recommencer, la philosophie de l'histoire se proposait d'identifier les buts fondamentaux vers lesquels l'humanité progresse, une philosophie dans l'histoire insistera au contraire sur les *discontinuités* : directement confrontée aux ruptures et aux

---

1. DE, IV, p. 21.

reconfigurations que le matériau historique lui présente, elle devra en tirer toutes les conclusions, plutôt que de réinventer par-dessous des continuités consolantes et factices. Autrement dit, elle devra donner aux discontinuités historiques un statut aussi profond et radical que celui que la philosophie de l'histoire conférait aux instances (la nature humaine, la raison...) sur lesquelles elle gageait la continuité du devenir : « *Le problème n'est plus de la tradition et de la trace, mais de la découpe et de la limite ; ce n'est plus celui du fondement qui se perpétue, c'est celui des transformations qui valent comme fondation*<sup>1</sup>. »

De même, là où, contre la multiplication des histoires spécialisées (histoire sociale, économique, culturelle, etc.), la philosophie de l'histoire se proposait de rassembler tous les aspects de l'expérience humaine en un tableau unique, dans lequel l'une ou l'autre des dimensions de l'homme (son esprit, son travail...) jouerait un rôle moteur, une philosophie « dans des chantiers historiques » constituera plutôt ce qu'il faudrait appeler, paradoxalement, des « totalités locales », c'est-à-dire qu'elle recherchera la règle susceptible de rendre compte de tous les aspects de son corpus du moment, sans garantir pour autant que cette règle sera transposable au chantier suivant, à la façon d'une théorie générale indifférente à ses domaines d'application. De là que des concepts apparemment très généraux introduits dans un livre (telle la notion d'*épistémè*, dans *Les Mots et les Choses*) puissent disparaître totalement dès l'ouvrage suivant : forgés pour mettre en cohérence certains éléments historiques, ils sont remisés lorsque l'enquête se déplace.

Enfin, la philosophie de l'histoire (héritière en cela des débats théologiques sur la justification du mal) se préoccupait de montrer comment les conflits vécus par les hommes, en contribuant à accoucher d'un monde meilleur, constituent une souffrance à la fois indispensable, provisoire et salutaire. Un tel discours, remarquons-le, suppose de se tenir un peu en lisière des difficultés historiques auxquelles les hommes sont confrontés ici

---

1. AS, p. 12.